

Apparenter la pensée ? **Saisir l'évolution et** **la phylogénie des concepts savants**

Mahé BEN HAMED
Pascal CHARBONNAT
Guillaume LECOINTRE

Cet ouvrage explore deux possibilités. La première est celle d'une comparaison formelle des idées en général et des concepts savants en particulier. Cela implique de pouvoir coder les motifs par lesquels les concepts se ressemblent ou se différencient d'un auteur à l'autre, d'une époque à l'autre, d'un contexte disciplinaire à l'autre. Un tel codage permettrait de mobiliser toute une gamme d'outils capables d'illustrer les liens que ces concepts entretiennent entre eux, et de structurer leur espace conceptuel en catégories formelles. En effet, quel historien ou philosophe des sciences n'a pas eu recours, à un moment ou à un autre, consciemment ou non, rigoureusement ou non, à une comparaison et à une catégorisation des idées qu'il étudie ? Ne dit-on pas, par exemple, à propos des naturalistes, qu'il existe des transformistes, et parmi eux des lamarckiens et des darwiniens ? Et parmi ces derniers des synthétistes et des cladistes ? Et encore parmi ces derniers, des «structuraux» ? Bref, pour parler de l'histoire des idées, nous catégorisons forcément, mais pas nécessairement avec des outils capables de mesurer la cohérence de nos catégories et d'explicitier les modes d'interprétation de leur structuration. Or de tels outils existent et ont été mobilisés par plusieurs disciplines pour étudier ces mêmes questions sur d'autres objets naturels ou culturels. La question

se pose alors de savoir si ces outils peuvent également être mobilisés pour étudier la vie des idées.

La seconde possibilité, qui consiste à aller «un cran plus loin», est donc celle d'une interprétation de l'histoire des idées en général, et celle des concepts savants en particulier, dans un cadre phylogénique, dans le sillage de méthodes issues des sciences du vivant. Cela revient alors à interpréter la hiérarchie de la distribution des idées comme le fruit d'un déploiement historique : analogiquement au «*descent with modification*» de Charles Darwin, nous trouverions dans les degrés de généralité des idées les traces d'une histoire généalogique passée. Pour autant, il ne faudrait pas supposer qu'une importation complète d'un champ disciplinaire – celui de la systématique phylogénétique – à l'autre – celui de l'histoire des sciences – serait immédiate. En effet, chercher à apparenter les concepts scientifiques ou philosophiques, autrement dit des concepts utilisés pour rendre le monde intelligible, ne peut se faire sur un mode mimétique aveugle à la spécificité de ces objets et de leurs usages. Toutefois, une approche phylogénique formalisée s'impose face à la difficulté des historiographies traditionnelles à traiter les concepts savants comme des objets susceptibles d'une connaissance objective.

L'historien des idées, qu'elles soient scientifiques ou philosophiques, adopte souvent une posture strictement herméneutique, à la part subjective incertaine, et s'en tient souvent à (re)formuler avec ses mots propres des énoncés nouveaux à partir d'énoncés anciens. Ainsi, au lieu de participer au déploiement d'une *science* des idées, répondant aux exigences de systématisme et de répliquabilité procédurales, l'historien se trouve à recouvrir sans cesse d'anciens énoncés par les siens, en souscrivant souvent plus aux exigences propres du récit qu'à celles de la science. Au contraire, une science des idées savantes doit avoir pour but de ne pas dépendre de la subjectivité d'un auteur et de produire une connaissance des énoncés anciens susceptible d'une appropriation collective. Cette connaissance passe d'abord par une comparaison des concepts au moyen de critères explicités, afin de mettre tout autre chercheur et lecteur au clair avec le degré de similitude à partir duquel deux concepts seront considérés comme catégorisables dans le même ensemble, voire même pouvoir recevoir une même appellation. Naturellement, une telle science livrera elle aussi des énoncés nouveaux à propos d'énoncés anciens. Mais à la différence de l'herméneute

historien, cette production, en se conformant aux exigences d'une démarche scientifique, obéira à des règles de comparaison et de mise en cohérence des similitudes explicites, reproductibles et testables.

L'enjeu d'une science des idées, comme toute autre science d'ailleurs, n'est pas d'asseoir une domination intellectuelle ou d'importer grossièrement des méthodes nouvelles sous couvert d'interdisciplinarité. Le véritable enjeu est collectif et s'inscrit dans l'évolution même des sciences humaines et sociales : repousser sans cesse le moment de l'intervention subjective de l'analyste et obtenir ainsi une base plus large – parce qu'objectivée – pour le débat scientifique. L'objectivité d'un énoncé permet en effet son appropriation collective au moyen de la testabilité, de la reproductibilité et de la variabilité.

Cette exigence de scientificité étant posée, la véritable difficulté pour constituer une science évolutionniste des concepts savants ne tient pas tant à la question de savoir si ces objets sont bien susceptibles d'une histoire, mais plutôt à celle de déterminer les caractères spécifiques pouvant être retenus pour les comparer et les apparenter. Autrement dit, quels sont les caractères observables sur lesquels fonder une phylogénie des concepts savants ? Faut-il les définir par convention, et en quoi la linguistique et les sciences cognitives peuvent-elles nous aider à les circonscrire ? Que peuvent nous apporter les autres sciences de l'évolution pour retracer leurs trajectoires temporelles et disciplinaires ?

La question de la définition de ces caractères est pivotale et met en jeu la possibilité même d'une phylogénie des concepts, constituant le verrou permettant – ou non – de la constituer en discipline autonome. Cet ouvrage prend le parti de poser la question d'un point de vue théorique, mais aussi en s'appuyant sur l'étude de cas concrets afin d'explorer la légitimité et la possibilité de la démarche que nous défendons ici. Nous présumons en effet que la validité et la fécondité d'un tel traitement seront plus aisément mises en évidence au contact d'objets d'étude concrets et de champs disciplinaires travaillant déjà à l'analyse formelle des concepts et à l'établissement d'apparentements entre des entités évolutives. Il s'agit d'abord d'éprouver ce qui peut être mobilisé comme concepts ou méthodes d'analyse conceptuelle ou phylogénétique pour ensuite pouvoir formuler des généralisations tout en tentant d'apporter une réponse à la question de la spécificité des concepts savants.

Le plan de l'ouvrage

Dans le premier chapitre intitulé « **Vers une phylogénie des concepts savants: illustration par la génération spontanée** », Pascal Charbonnat cherche à clarifier les caractères d'un concept savant par rapport à ceux de leur formulation lexicale, afin d'envisager les conditions de leur interdépendance évolutive. En s'appuyant sur le cas particulier de la « génération spontanée » chez les naturalistes, et ce jusqu'au XIX^e siècle, il apparaît que cette solidarité entre la forme lexicale et le concept savant ne doit pas conduire à les confondre mais invite au contraire à penser le mode d'évolution propre à l'une et à l'autre.

Par un retour réflexif sur le concept d'arbre chez les naturalistes et les biologistes, Marie Fisler, Cédric Crémière et Guillaume Lecointre proposent dans le chapitre 2, « **Qu'est-ce qu'un arbre des idées? Explicitation des notions d'arbre et de phylogénie et histoire des représentations de l'arbre** », d'étudier le concept central qui a servi à penser l'apparement pour les êtres vivants : « l'arbre ». Le concept d'arbre est-il susceptible lui-même d'être l'objet d'une phylogénie pour des chercheurs en évolution des idées ? La thèse des auteurs est qu'il est possible de construire un « arbre des arbres » qui permet de préciser les catégories par lesquelles les systématiciens se qualifient eux-mêmes, et même de découvrir de nouvelles catégories. Mais avant cela, les auteurs explorent la diversité de ce que nous appelons des « arbres » – le mot étant utilisé pour toute une gamme de représentations graphiques hétéroclites – et précisent même lesquels de ces arbres méritent l'appellation de « phylogénétique ». Enfin, partant de l'exemple de l'histoire de la métaphore de l'arbre en sciences naturelles, les auteurs montrent que la comparaison formelle des concepts savants et leur mise en cohérence par une hiérarchie d'emboîtements présentent deux niveaux de légitimité. Le premier est celui de la maximisation dans la cohérence du partage des concepts, simple démarche rationnelle de mise en ordre dans ces partages. Le second, si on le souhaite, nous invite à interpréter cet ordre comme le fruit d'ascendances conceptuelles, réalisant ainsi une véritable phylogénie des concepts savants.

Le chapitre 3, « **Comment reconstruire la préhistoire des mythes? Applications d'outils phylogénétiques à une tradition orale** », rédigé par Julien d'Huy et Jean-Loïc Le Quellec, étudie

les premières formes de concepts ayant vocation d'intelligibilité. Les auteurs désignent ces concepts savants premiers par le mot « mythe ». Ils montrent qu'une approche phylogénique est possible à propos de ces objets en dépit de leur transmission orale et de l'impossibilité de les fixer, au moment de leur formulation, sur un support durable comme le papier. Les auteurs indiquent que le codage des mythes représente la condition primordiale à toute approche objective des mythes.

Une fois le concept scientifique fixé sur des supports, il se manifeste comme une entité linguistique courante, par l'usage de lexiques et de textes. Pourtant, le concept scientifique a un statut particulier chez ceux qui l'utilisent et dans les corpus où il apparaît. Que peut apporter la phylolinguistique à l'étude des transformations des concepts scientifiques dans le temps ? Quel est le lien entre le concept et le mot, et de là, qu'est-ce qui sépare l'étude évolutive des langues et celle des concepts scientifiques ? C'est à la clarification de ces questions essentielles que se consacre Mahé Ben Hamed dans le chapitre 4, intitulé « **Regards (phylo-)linguistiques sur l'évolution des concepts scientifiques** ».

Si les concepts énoncés par les savants doivent prendre place dans un discours qui tend à une interintelligibilité objective, la question de leur traitement quantitatif ne peut manquer de se poser. Quelles méthodes issues des analyses lexicométriques pourraient-elles se révéler pertinentes pour éclairer les relations entre les textes et les concepts. Dans le chapitre 5 intitulé « **Fouille de données textuelles et recherche documentaire automatiques pour l'histoire des théories linguistiques** », Nadège Lechevrel souligne que cette approche quantitative ne peut pas être menée sans son complément qualitatif « œuvrant sur l'unité de discours ».

La spécificité du concept scientifique, si elle n'est pas entièrement réductible à une approche linguistique, nécessite d'explorer sa capacité à transmettre des informations. Peut-on comparer le processus de diffusion d'information, inhérent à tout concept savant et aux pratiques de recherche, aux processus biologiques ? Livio Riboli-Sasco montre dans le dernier chapitre, intitulé « **Échafauder une phylogénie des concepts scientifiques grâce aux outils d'étude de l'information biologique** », comment une analyse des transitions évolutives de la recherche peut être envisagée dans un contexte d'hérédité étendue. L'enjeu est de savoir jusqu'où l'analogie avec les sciences biologiques peut être poussée avec une hypothétique science des concepts savants.

Dans son ensemble, cet ouvrage montre que les implications épistémologiques attachées à une possible phylogénie des concepts sont de trois ordres. D'abord, il s'agit de transgresser les habitudes héritées de l'histoire des idées conçue comme une succession de thèses historiographiques, qui sont toujours étrangères les unes aux autres en raison de grilles de lecture non nécessairement explicites, et de fait, difficilement juxtaposables, et d'ouvrir ainsi la voie à une objectivation des contenus de recherche. Ensuite, une phylogénie des concepts savants contribue, à sa manière et en partie, à la formation d'une science évolutionniste des phénomènes culturels, en circonscrivant un mode d'analyse pour une catégorie spéciale de tels phénomènes. Enfin, de la façon la plus générale, une phylogénie des concepts savants permet d'enrichir l'évolutionnisme contemporain en montrant qu'il n'y a pas de frontières ontologiques préexistantes qui empêcheraient son extension à quelque domaine du réel, et ainsi contribuer au projet d'une théorie étendue de l'évolution.